

La Profondeur de l'incidence du continent noir sur l'océan Indien occidental

CLAUDE ALLIBERT

Cette contribution appelle deux préalables. Le premier est que l'étude de la côte orientale d'Afrique ne sera pas envisagée en soi. On s'en tiendra donc au monde des îles du canal de Mozambique, à Madagascar et aux Mascareignes¹. Le second vise à faire prendre en compte un paradoxe : c'est celui du peuplement tardif des îles à partir de continents à l'histoire très ancienne par des civilisations encadrantes nombreuses et riches (Arabes et Perses, Indiens, Austronésiens, Bantous et Swahilis). Toutefois, si le peuplement des îles est relativement récent, le commerce et les échanges humains ont été très soutenus au moins dès l'époque du Périple de la Mer Érythréen et probablement un peu avant.

La question que nous entendons traiter est celle du rôle tenu par l'Afrique dans ce concert. Poser en ces termes et appliquée au peuplement de Madagascar, elle n'est rien d'autre que la réactualisation de la question posée par A. Grandidier et G. Ferrand en leur temps à laquelle ils apportèrent des réponses franchement différentes.

Le premier affirmait que le fonds malgache était principalement indo-mélanésien complété par un peuplement malayo-polynésien et bantou tardif, suivi d'Arabo-persans. Le second faisait des Bantous, voire des proto-Bantous, le substratum humain à la Grande Île auquel des Austronésiens seraient venus s'ajouter². Avec le recul que le temps nous a donné, il est possible aujourd'hui de tenter une réévaluation (elle aussi provisoire) des affirmations de ces deux grands malgachisants.

L'étude des siècles récents, ceux qui renvoient à l'époque coloniale, permet de mettre en valeur le rôle tenu par les Africains dans le peuplement des îles de l'océan Indien occidental. Ces derniers sont souvent désignés sous les termes ethniques de Mrima et de Makwa aux Comores (Makoa chez les Malgaches), termes qui renvoient aux ethnies mozambicaines. Ces mots ont pris une connotation péjorative aujourd'hui aux Comores, précisément

parce qu'ils sont associés à la notion d'esclavage et signifient une « ascendance vile ». Un autre terme, celui de Wamatsaha³ leur est souvent adjoint, même s'il ne véhicule pas la même idée, moins rattaché aux évasions par exemple des nègres marrons vers les hauts d'Anjouan, Noirs qui voulaient échapper à leur condition servile, mais peut-être plus en relation avec l'ancien peuplement des îles par des Noirs avant l'introduction de l'Islam⁴.

Notre intention est plus de tenter de remonter le temps à la recherche des traces des Africains dans l'océan Indien occidental. Notre réévaluation s'exercera sur quelques constats tirés des récentes études génétiques, sur l'étude des livres de bord portugais, des textes arabes en association avec l'archéologie récente et la linguistique.

La génétique au service de la lecture du peuplement de Madagascar

De récentes études⁵ menées sur l'analyse d'échantillons sanguins prélevés en plusieurs régions de la Grande Île ont mis en évidence deux faits. L'un, qui n'était pas inattendu, a clairement confirmé la filiation africaine dans le sud et le sud-ouest de l'île (Antandroy, Mahafaly, Vezo) plus particulièrement avec le monde africain situé entre le Limpopo et le Zambèze. En revanche, une variante dans l'ADN mitochondrial prise en compte pour retrouver la filiation asiatique dite « variante polynésienne » a été repérée chez 96 % des Malgaches ayant des séquences spécifiques d'oligonucléotides d'origine asiatique. Cette variante n'est pas connue dans la région de la rivière Barito de Kalimantan (Bornéo). Elle existe mais sous forme de traces réduites à Sulawesi et dans l'est de l'Insulinde. En conclusion de leurs travaux, les généticiens en expliquent ainsi la présence à Madagascar. Les populations qui arrivèrent dans la Grande Île et y introduisirent la langue vinrent de Polynésie, ou provinrent d'une population indonésienne qui colonisa les îles du Pacifique.

Si l'origine du stock asiatique est donc particulièrement intéressante du fait qu'elle soulève plus de questions qu'elle n'en résout (sans oublier le constat fait par les chercheurs de l'absence de caractères arabo-indiens qui imposent pratiquement un passage direct !), c'est l'arrivée assurée de populations africaines qui est confirmée et s'inscrit dans notre questionnement. Mais aussi longtemps que les généticiens ne s'aventureront pas à interpréter les relevés génétiques comme les physiciens l'ont fait pour le carbone 14, à savoir comme une horloge permettant de remonter l'histoire des apports génétiques, il sera impossible de dater l'arrivée des populations. Il nous faudra donc avoir recours à des supports plus traditionnels, à commencer par les documents écrits des voyageurs.

Les navigateurs européens (portugais, hollandais, anglais et français) dont une des branches principales du commerce était celle de la traite des

hommes ne nous ont guère laissés, pour une époque déjà un peu plus reculée, de témoignage sur le rôle tenu par les esclaves et la façon dont ils vivaient, mieux encore la part qu'ils purent prendre dans la constitution des ethnies malgaches, même si, par définition, ils étaient destinés à l'exportation à cette époque. Cependant, une récente découverte, le Kitab-i-barhije de Piri Re'is⁶ a apporté des lumières sur la traite dans le canal de Mozambique au XVI^e siècle, à Madagascar (Sao Lorenzo) comme aux îles Comores.

Les Francs la nomment San Lorenzo...
Une autre de ses marchandises est les esclaves qui sont noirs...
Il y a des gens dans la population qui les capturent
Ils vont vendre ceux-ci aux navires...
Cinq îles ont été citées ô ami qui ont
toutes des habitudes communes
Ils élèvent les esclaves comme agneaux et moutons
Ils possèdent certains de ces esclaves depuis longtemps et
d'autres depuis peu de temps
Il arrive qu'une personne puisse en posséder un millier
Femelles et mâles sont élevés comme des bêtes
Crois-le leurs filles et fils
Sont continuellement vendus tiens-le pour certain
Des gens de mer arrivent et les prennent
Dans des navires et les emmènent
Sache qu'ils les vendent au Yémen ô ami
Ils arrivent jusqu'à Jeddah⁷...

On relève dans cette brève mais riche description de l'amiral turc des réponses à nos questions. Les esclaves sont achetés ou razzisés⁸ à Madagascar, mais aussi élevés. Ils constituaient une marchandise commercialisée, mais aussi produite⁹. Il ne s'agit pas d'une activité complémentaire. Pourtant, parce qu'ils entrent mais aussi sortent des royaumes en question et qu'ils sont une marchandise, on pourrait croire qu'ils ne tiennent aucun rôle sérieux dans la constitution des populations¹⁰ et que, surtout, il ne s'agit que de populations malgaches (principalement des Hautes Terres ou de groupes humains ennemis et razzisés) et non de provenance immédiatement africaine.

Pourtant, les auteurs portugais du XVII^e (Luis Mariano¹¹ entre autres) signalent qu'à la côte occidentale de Madagascar on parlait swahili, voire bantou¹². Il ne fait pas de doute que des isolats bantophones ou swahili-phones ont régulièrement été installés sur cette côte face au continent africain, enclaves qui ont subsisté et ont été alimentées jusqu'à aujourd'hui, comme Gueunier l'a constaté¹³. Il s'agissait de petits sultanats qui, comme ce fut le cas bien clair pour Antsoheribory, à la côte nord-ouest de Madagascar, aux XVI^e et XVII^e siècles, servaient comme les Comores (parce que ces îles constituaient des conservatoires de main-d'œuvre) de relais vers la côte swahilie (Malindi) et ensuite l'Arabie.

Mais ce ne fut pas cet apport swahili qui constitua l'apport africain majeur à la Grande Île même s'il joua son rôle particulièrement dans la culture dite *antalaotse* passée du continent africain à la côte malgache¹⁴, représentant ainsi le plus parfait métissage afro-austro-arabe. Il s'agit bien plus de populations authentiquement africaines, du monde bantou, venues de la côte africaine probablement en des temps plus anciens.

La zone a été de tout temps un vivier humain. Au temps des premières navigations européennes vers l'Asie, la traite est présentée comme la simple continuation de pratiques arabes plus anciennes, pratique qui fit que les Européens entrèrent en compétition avec les Arabes et les sultanats swahilis, indépendamment du fait que l'enjeu portait aussi sur le commerce des épices. Il importe de voir ce que l'on sait sur cette pratique de mouvement d'hommes avant le XVII^e siècle.

Arabes et Austronésiens à la recherche d'esclaves du X^e au XII^e siècle : le rôle de l'Afrique

Le commerce des esclaves n'est pas spécifique à l'Afrique. Les Arabes en recherchaient également dans les pays du nord de l'Europe, le principe étant qu'il fallait trouver les esclaves dans les territoires où aucune religion révélée n'existait, les Chrétiens étant ainsi souvent tenus à l'abri¹⁵. L'opération était aussi connue en Asie où les Arabes cherchaient des esclaves comme cela est dit fort clairement dans les Merveilles de l'Inde¹⁶. Arrivant dans une île des Wakwak (le monde austronésien de l'Asie du sud-est) :

Nous ne cessâmes de tromper les gens du village, de leur voler leurs enfants, de les acheter les uns aux autres contre un pagne, des dattes, des bagatelles, si bien que nous eûmes avec nous dans le navire une centaine d'esclaves grands et petits. Au bout de quatre mois, le moment du retour approchant, ceux que nous avions achetés ou volés nous demandèrent de ne pas les emmener et de les laisser chez eux, disant que nous n'avions pas le droit de les réduire en esclavage et de les séparer de leur famille. Nous ne prêtâmes aucune attention à ce qu'ils disaient. Ils étaient à bord : les uns avaient été mis aux fers, les autres étaient garrottés : les enfants avaient été laissés libres¹⁷.

Cependant, c'est surtout en Afrique que la traite fut exercée¹⁸.

A. Par les Arabes. Il serait difficile de se prononcer si nous n'avions la chance de posséder des textes arabes. On relève toujours le célèbre épisode des Merveilles de l'Inde¹⁹ qui narre comment des Arabes de Siraf ou Sohar ayant fait voile vers l'île de Kanbalu furent déroutés par les vents vers la côte de Sofala et se crurent condamnés à être mangés ; comment le roi zendj de l'endroit les reçut, leur permit de commercer et comment, traîtreusement,

ils l'emmenèrent en esclavage à Basra en compagnie de deux cents autres Noirs, d'où il s'échappa, se fit bon musulman à La Mecque et revint prêcher sa nouvelle foi aux siens.

Il va de soi que cet épisode met en relief ce que l'on savait depuis longtemps, à savoir que les Zendjs ont tôt payé de leur personne au bénéfice des peuples arabes et islamisés du Golfe Persique. Ce que l'on ne soupçonnait pas, c'est que le prélèvement d'hommes africains se fit si bas le long de la côte d'Afrique.

À vrai dire, on s'est longtemps contenté de signaler les épisodes de révolte, de soulèvement de ces populations noires exploitées dans les marécages du Schatt al Arab. Popovic en a fait une étude intéressante. Il cite le passage de Gahiz qui distingue quatre catégories de Zang : « Qunbula, Langawiyya, Naml (fourmis) et Kilab (chiens) ²⁰ ». Ces termes méritent réflexion. Le premier, Qunbula, n'est pas sans évoquer le terme Qanbalu²¹, île que les Wakwak tentent de conquérir pour y prendre des esclaves et que l'on n'a su déterminer. Le second, Langawiyya, n'est pas localisé. Pour les deux autres, nous rappellerons un passage de la traduction donnée par Freeman-Grenville dans son édition des *Merveilles de l'Inde* :

Dans le pays des Zenjs, il y a des mines d'or dans lesquelles les hommes creusent des galeries comme des fourmis²².

Cela signifierait que les Zenjs des secteurs aurifères de l'Afrique du sud étaient pris comme esclaves²³, ce qui n'est pas fait pour nous surprendre car les *Merveilles de l'Inde* parlaient de Sofala. Kanbalu étant une île, il pourrait alors s'agir de populations prises en Afrique et emmenées dans le canal de Mozambique.

B. Par les Austronésiens : Le commerce arabe des hommes vers l'Arabie peut être mis en parallèle avec la recherche simultanée d'esclaves Zendj par les Austronésiens, comme l'affirme une autre partie des *Merveilles de l'Inde* :

Ibn Lakis m'a rapporté qu'on a vu les gens du Wakwak faire des choses stupéfiantes. C'est ainsi qu'en 334 heures (945-46) ils leur arrivèrent dans un millier d'embarcations et les combattirent avec la dernière vigueur, sans toutefois pouvoir en venir à bout car Kanbalu est entourée d'un robuste mur d'enceinte autour duquel s'étend l'estuaire plein d'eau de la mer, si bien que Kanbalu est au milieu de cet estuaire comme une puissante citadelle. Des gens du Wakwak ayant abordé chez eux, ils leur demandèrent pourquoi ils étaient venus précisément là et non ailleurs. Ils répondirent que c'était parce qu'on trouvait chez eux des produits qui convenaient à leur pays et à la Chine, comme l'ivoire, l'écaille, les peaux de panthères, l'ambre gris, et parce qu'ils recherchaient les Zeng, à cause de la facilité avec laquelle ils supportaient l'esclavage et à cause de leur force physique. Ils dirent qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de voyage, qu'ils avaient pillé des

îles situées à six jours de route de Kanbalu et s'étaient rendus maîtres d'un certain nombre de villages et de villes de Sofala des Zeng, sans parler d'autres qu'on ne connaissait pas. si ces gens-là disaient vrai et si leur rapport était exact, à savoir qu'ils étaient venus d'une distance d'une année de route, cela confirmerait ce que disait Ibn Lakis des îles du Wakwak : qu'elles sont situées en face de la Chine.

Deux points fondamentaux ressortent de l'étude de ces deux textes du x^e siècle auquel il faut adjoindre al-Masudi²⁴. C'est que Qanbalu était pour les Arabes et les Austronésiens un lieu qui exerçait une attraction réelle, sans doute un point de rencontre limite où les influences de chacun se terminaient ou plus probablement se neutralisaient, le monde arabe développant sa main mise culturelle, économique et sociale sur l'Afrique orientale par la constitution d'une civilisation swahilie qui se mettait en place, l'univers austronésien étendant également son influence jusqu'à Madagascar pour y développer la culture malgache. Le second point met en valeur la recherche commune d'esclaves, une main d'œuvre dont on comptait bien faire usage d'une façon ou d'une autre, en échange de biens commerciaux dont certains sont livrés par les archéologues (poteries d'importation islamique, chinoise, verres perso arabes, perles indiennes, marmite en chloritoschiste de Madagascar) mais dont sans doute d'autres n'ont pas laissé de trace dans le sol (biens de consommation, gommés, résines, huiles, etc.).

Ces courants commerciaux seront confirmés et complétés par Idrisi qui décrit deux siècles plus tard le rôle de la côte africaine en ces termes :

De Malinda à la ville de Mombasa, elle aussi sur la côte, il y a une distance de deux jours. C'est une petite ville des Zeng et ses habitants sont spécialisés dans l'extraction du minerai de fer et dans la chasse aux léopards²⁵.

Et plus loin :

Dans tout le pays des Zeng, les produits d'échange sont le fer et les peaux de léopards zengites.

La rencontre des mondes austronésiens (désigné sous les termes Wakwak, Zavaga, Djazirat al-Komr, selon les auteurs) et Bantou (Zendj) est bien confirmée :

Il faut dire que le pays de Sofala renferme, dans ses montagnes, de nombreuses mines de fer et les gens des îles du Javaga et autres insulaires qui les entourent viennent là chercher ce fer pour, ensuite, l'exporter jusque dans l'Inde tout entière et dans les îles qui s'y rattachent. Ils en retirent un gros profit car le fer, en Inde, est la matière principale de tout son trafic commercial et, en outre, bien qu'il y ait du fer dans les îles de l'Inde et des mines exploitées, celui de Sofala est plus abondant (à la fonte), plus pur et plus malléable. Il y a aussi que les Hindous

excellent dans la composition des mélanges d'ingrédients ajoutés au fer en fusion pour en obtenir ce métal dit hindi qui est travaillé dans leurs forges produisant les sabres²⁶.

Cette fois pourtant, mais deux siècles plus tard, l'indication d'un commerce supplémentaire est mis en avant, celui du fer²⁷.

Pourquoi des esclaves africains pris par les Wakwak ?

Le problème qui se pose est de tenter de comprendre la destination que prenaient ces esclaves pris à la côte d'Afrique et au voisinage de l'île de Kanbalu, et le rôle qu'ils tenaient au x^e siècle.

En effet, si l'on sait parfaitement bien le point d'arrivée des esclaves emportés par les Arabes et le rôle qu'ils jouaient dans le dessalement des marais du Tigre et de l'Euphrate, le sort réservé à ceux qui étaient pris par les Austronésiens ainsi que leur destination ne nous sont jamais indiqués²⁸.

Je pense que l'épopée de la main-d'œuvre servile africaine sous la dépendance arabe a trop longtemps aveuglé les historiens qui ont voulu voir dans celle enlevée par les Austronésiens des groupes humains ramenés par ces derniers sur leurs propres territoires en Asie comme le faisaient les Arabes dans le Golfe. Il se pourrait bien qu'il n'en fût rien et que cette main-d'œuvre ait été utilisée en un autre lieu, plus près de l'Afrique. Si les Arabes, dont l'intention étaient de dessaler leurs propres terres, devaient transporter cette main-d'œuvre résistante au paludisme et de forte constitution, il n'en allait pas nécessairement de même si le travail à opérer pouvait l'être quasiment sur place (ou presque, en limitant le déplacement pour éviter les révoltes de population sur leur propre terre et le soutien des groupes apparentés non soumis).

Entre le x^e et le xii^e siècle (Idrisi), le rôle de l'Afrique orientale ira grandissant. Si les auteurs arabes au x^e siècle ne parlent pas de métallurgie ni de voyages faits pour aller chercher du fer, il n'en ira pas de même deux siècles plus tard quand la métallurgie y sera signalée ainsi que la qualité du minerai et du fer apprécié des Zavaga (Austronésiens basés à Madagascar) qui en faisaient le transport vers l'Inde.

Les récentes fouilles²⁹ menées à Mayotte apportent la preuve que la métallurgie du fer y était menée dès le x-xi^e siècle³⁰ à grande échelle. Nous avons pu confirmer cette industrie qui s'opérait dans des batteries de fours métallurgiques de réduction présentant des souffleries à piston de type austronésien. Le système de ventilation forcée utilisait des tuyères enterrées moulées qui rejoignaient des puits verticaux creusés dans le sol³¹. Ces fours étaient probablement reliés entre eux par ces systèmes de ventilation couplés. Le chargement en minerai et en charbon de bois se faisait par le haut pour ne pas avoir à reconstruire le système de ventilation à chaque opération technique. On concevait le four non pas comme un ensemble sur lequel on pouvait greffer des tuyères et des souffleries indépendantes et amovibles, avec un écoulement du métal par le devant, mais plutôt comme un ensemble

à souffleries enterrées dont probablement seul le sommet était déplaçable ou destructible pour accéder au foyer où le massiot était récupéré³². La nature du minerai n'a pu être déterminée mais il est probable que ce fut le sol latéritique volcanique de décomposition qui fut utilisé³³.

Ce travail de métallurgie dut demander une abondante et solide main-d'œuvre tant pour les opérations préparatoires (abattage des arbres, préparation du charbon de bois) que pour l'acte métallurgique. Or, c'est précisément à cette date que les Austronésiens viennent chercher des esclaves à la côte africaine.

La métallurgie du fer est ancienne en Afrique et avait atteint la côte orientale bien avant le x^e siècle. Toutefois, il ne semble pas qu'elle ait alors fait l'objet d'un commerce d'exportation. Étant donné la présence affirmée d'une métallurgie aux Comores mais également d'une recherche d'esclaves par les Austronésiens, je fais l'hypothèse que ces esclaves avaient pour rôle de participer à cette métallurgie. C'était la raison de leur transport vers ces îles que les auteurs nomment Komr (le groupe comoro malgache) sur une distance assez courte. On n'emmènera pas loin ni le minerai (si transport du minerai il y a car la latérite des sols volcaniques peut suffire) ni les hommes, suffisamment à l'écart des côtes africaines pour qu'ils soient contrôlables.

G. Shepherd avait eu l'intuition du rôle joué par les îles dans la métallurgie du fer, comme Vérin l'avait bien montré³⁴ :

During the eleventh and twelfth centuries, Mahilaka³⁵ was large and prosperous, worked iron on a considerable scale, and imported large quantities of Middle East ceramics, either directly or via Nzwani... it is also possible that the iron acquired in Sofala and exported from the Comoro islands to India and Indonesia was first smelted at Mahilaka³⁶.

Les fouilles de Dembeni ont apporté confirmation du rôle tenu par les Comores dans la métallurgie du fer, selon une technique probablement austronésienne, à une date précise, à une grande échelle, qui explique le rapide déboisement des îles. Il est certain que l'Afrique a également joué un rôle dominant dans cette métallurgie, mais les Comores ont aussi tenu cette place, peut-être plus tôt pour le monde austronésien, avant que l'opération ne se commercialise un peu plus tard (xii^e siècle) à la côte africaine. Il se peut aussi que l'opération soit, aux x^e et xi^e siècles, devenue impossible aux Austronésiens sur le continent pour des raisons inconnues.

Le commerce triangulaire au x^e siècle est la preuve de mouvements maritimes commencés depuis longtemps (sans doute le début de l'ère chrétienne) dans l'océan Indien. Il est confirmé par la diffusion des termes employés pour nommer les navires dans la zone³⁷. Dès le tournant du premier millénaire et sans doute avant, il faut évoquer un double circuit commercial, l'un le long des côtes d'Afrique à partir du golfe arabo-persique se prolongeant jusqu'en Inde du nord, mais bien sûr aussi bien au-delà, principalement aux mains des Arabes, l'autre allant du monde austronésien jusqu'à la côte

d'Afrique faisant face à ses têtes de pont³⁸ positionnées à Madagascar, voire aux Comores (englobées dans l'ensemble Kmr selon Idrisi et plus tard Piri Re'is), aux mains de ces mêmes Austronésiens.

La réévaluation des textes arabes met en valeur les termes wakwak, kmr et zavaga pour désigner les Austronésiens, Madagascar et cette culture. Pour Masudi, qui a voyagé, le terme wakwak représente une zone géographique située au sud de Sofala, c'est-à-dire de l'actuel Mozambique. Il s'agirait de l'Afrique du sud si l'on ne tenait compte du fait que la vision ptoléméenne de l'océan Indien a perduré et qu'il pourrait bien s'agir de Madagascar, île située au sud de cet océan que l'on conçoit comme fermé par le sud. Pour les Merveilles de l'Inde, wakwak³⁹ constitue un groupe humain venu de lointains pays orientaux vers l'océan Indien occidental pour « y chercher des esclaves, de l'écaille de tortue⁴⁰ et des peaux de panthères ». Idrisi confirme nettement que les Zavaga (Austronésiens) se trouvent à Kmr (Madagascar) et Gahiz qui nomme Zavaga ceux que l'auteur des Merveilles de l'Inde désignait sous le terme de Wakwak établit bien l'identité austronésienne de ces marins venus d'une année de navigation vers l'Afrique à bord de leurs mille bateaux.

Nos découvertes archéologiques associées aux textes revisités nous portent à penser qu'il faut conjuguer les deux informations et comprendre que les Wakwak (les Austronésiens), viennent au XII^e siècle chercher du fer à la côte africaine mais initialement le fabriquer dans les îles de l'océan indien occidental ; ils viennent aussi, aux X-XI^e siècles, chercher des esclaves à la côte africaine pour faire participer cette main-d'œuvre aux opérations métallurgiques. Sous cette forme, la main-d'œuvre bantoue aurait donc pu représenter une des sources pour la constitution des ethnies et de la culture malgaches, même si le monde bantou participa probablement en d'autres circonstances⁴¹ au peuplement de Madagascar d'une façon moins servile. Il se peut que ce soit à cette occasion ancienne que le monde bantou ait d'une façon significative pénétré sur la Grande Île et l'archipel des Comores.

On notera qu'il y a, eu égard à la notion de traite, une différence de lecture à opérer entre l'époque ancienne (IX-XII^e) et l'époque classique (XIV-XVIII^e). S'il est vrai que la main-d'œuvre y était cherchée pour l'exportation, elle fut aussi employée sur place et contribua à la mise en place du peuplement dans la zone car elle y était employée comme main-d'œuvre locale, rapidement envisagée comme groupes associés⁴², puis intégrés.

L'époque préislamique

Les récentes prospections archéologiques menées par Chami⁴³ à la côte orientale d'Afrique et à Zanzibar l'ont amené à affirmer que la poterie que Horton avait nommée Tana Ware remonterait aux IV-V^{es} siècles. Il la nomme trw (Triangular Incised Ware). Cette poterie que Chami présente comme

étant de typologie bantoue a été trouvée à Kungu (Mayotte) dans le canal de Mozambique à proximité de Madagascar.

L'ancienneté de la connaissance de l'île de Madagascar remonte au début de l'ère chrétienne. En effet, l'île a été connue des Arabes sous le nom de Djazirat al-Komr⁴⁴, nom dont le sens authentique de « île des nuages de Magellan » a été perdu bien avant l'époque islamique pour prendre le nom erroné de djazirat al-qamar (île de la lune). La même confusion a été reconduite pour la montagne dite de la lune, en réalité « montagne des nuages de Magellan » (le Kilimandjaro). Or, Diogène le voyageur avait déjà donné ce nom erroné au 1^{er} siècle. La confusion est donc fort ancienne et la mise en place du nom véritable « Komr » que ce soit pour la montagne ou pour l'île doit avoir été antérieure. Il en faut conclure que les Arabes qui avaient introduit le terme l'avaient fait avant le début de l'ère chrétienne. Il s'agissait probablement des Mopharites dont le Périple de la Mer Érythréen nous dit qu'ils s'unirent avec les populations africaines de la côte orientale. Ayant connaissance de Madagascar puisqu'ils l'avaient nommée, il est bien possible qu'ils s'y rendirent et leurs parents africains peut-être aussi.

Une problématique linguistique : substrat ou adstrat bantou dans la langue malgache ?

Depuis Ferrand, la présence d'une influence bantoue dans la langue malgache a fait son chemin. Pour Dahl, cela ne faisait aucun doute. La seule question qui s'était posée avait été de savoir s'il s'agissait d'un substrat bantou ou d'un adstrat swahili. Déjà Ferrand avait admis l'idée d'un adstrat swahili dans la zone côtière malgache soumise au commerce ancien mais pour les zones « retirées », il évoquait l'hypothèse d'un adstrat bantou prés-wahili. Pour Dahl⁴⁵, les finales vocaliques malgaches furent induites sous l'influence du substratum bantou. Une telle opération, selon lui, fut réalisable grâce à la rencontre linguistique du monde bantou et du monde austronésien qu'il concevait comme l'association d'hommes austronésiens venus d'Asie du sud-est et de femmes bantoues à vocation agricole, rencontre qui se serait opérée vers le VII^e siècle après J.-C.

Une lecture sous influence archéologique ? L'hypothèse de Simon :

Une telle rencontre entre groupes humains situés de part et d'autre de l'océan Indien fut l'occasion pour le linguiste Simon de développer la théorie d'un pidgin, langue métisse, ayant donné naissance à la langue malgache,

somme toute pas si éloignée de la conception de Dahl, mais probablement plus systématique.

On est en droit de se demander si la vision linguistique de Simon ne fut pas influencée par la découverte simultanée de la civilisation Dembeni des Comores (plus tard élargie au couloir swahili). En effet, la typologie Dembeni presque contemporaine de celle de Bagamoyo-Agnundru fait apparaître des caractères à la fois bantous et malgaches. On se s'étonnera donc pas de voir localiser ce pidgin proto-malgache dans l'archipel où précisément les caractères typologiques africains et austronésiens semblent s'être rencontrés.

*Une réfutation du concept de pidgin,
mais non pas de pénétration linguistique bantoue :*

Pour Adelaar⁴⁶, il ne retient en aucune façon le concept de langue métisse, et encore moins de pidgin. Mais s'il affirme que la langue malgache est entièrement austronésienne, il n'exclut pas l'introduction de termes bantous dès la première période qu'il situe vers le VII^e siècle. Pour lui, il conçoit l'arrivée d'Austronésiens sous forme de communautés nucléaires, avec assimilation d'un grand nombre d'individus venant d'Indonésie ou d'Afrique de l'est.

Conclusion

L'ancienneté de la présence de population africaine bantoue est avérée aussi bien linguistiquement qu'archéologiquement. L'affirmation d'un apport tardif (quasiment colonial) conçu par Grandidier constitue une lecture insuffisante, voire erronée. Il nous semble que Ferrand était plus dans le vrai mais nous ne le suivrons pas dans sa phase pré-bantoue. Rien ne la confirme à ce jour. Il paraît possible que les mondes bantou et austronésien se soient installés simultanément mais peut-être en des lieux différents de l'île.

La nature ancienne de ces installations bantoues devra être approfondie. Il se peut qu'il y ait eu à la fois des chefferies et des épisodes esclavagistes. L'ancienneté en est avérée. Dès le X^e siècle, mais peut-être un peu avant, le continent noir avait migré vers Madagascar.

Enfin, l'incidence de ces cultures malgaches d'origine africaine se fit nettement sentir aux Mascareignes dès leur premier peuplement par les Européens. Certes, nombreux furent les Africains qui vinrent directement de la côte orientale d'Afrique au XVIII^e siècle et plus tard. Mais il importe également de prendre en compte et d'évaluer les populations passées d'Afrique via les

Comores et Madagascar en des temps plus anciens et installées ensuite aux Mascareignes. Le filtre et l'écran malgaches ne doivent pas nous dissimuler la réalité de cette histoire en deux temps.